



« Un job de création
ET un travail
manuel ! »

Aurélien MENARD

Artisans atypiques : Une invasion bénéfique ou périlleuse ?

Dossier préparé par Serge LEGROS

Seule la moitié des artisans dirigeants d'entreprises possèdent encore aujourd'hui un « simple » CAP ou BEP... Près de 20 % des chefs d'entreprises artisanales* sont diplômés de l'enseignement supérieur. Dixit une très sérieuse étude de l'Institut Supérieur des Métiers.

Alors que le monde de l'artisanat connaît depuis quelques années des mutations formidables, en termes de nouveaux métiers, de nouvelles technologies, de nouvelles méthodes de travail et de vente, et fait preuve d'un dynamisme envié par d'autres secteurs de l'économie, il semble bien que le profil de l'artisan évolue lui aussi. En partie grâce à - ou à cause de - ces reconversions variées, ces changements de formation professionnelle intempestifs et de plus en plus fréquents, qui amènent vers les métiers artisanaux des bras et des têtes déjà expérimentés dans d'autres secteurs professionnels.

Métiers Atlantique a souhaité se pencher sur le profil de ces artisans « nouveaux entrants », de questionner leurs motivations et leur implication, puis demander leur ressenti à leurs collègues de « souche artisanale »... Qui sont ces « aliens »? Qu'ont-ils en tête? Comment appréhendent-ils les valeurs traditionnelles qui font la force de l'Artisanat? Comment sont-ils perçus, accueillis et acceptés par les artisans classiques et par leur clientèle?

Nous avons rencontré des apprentis fraîchement reconvertis dans une formation artisanale et des chefs d'entreprise en rupture avec leur précédente vie professionnelle.

Ce sang neuf de l'artisanat est-il un bienfait ou faut-il s'en méfier... ?

*Dans les secteurs étudiés: BTP, coiffure et alimentaire

Le profil des nouveaux artisans, selon l'ISM...

Leur âge moyen : 39 ans, mais certains sont tout jeunes et d'autres embrassent une nouvelle carrière à la cinquantaine, à l'heure où beaucoup songent à la retraite... Les 3/4 sont des hommes... Entre 15 et 20 % d'entre eux sont diplômés de l'enseignement supérieur (7% dans la coiffure).

En moyenne, anciens cadres d'entreprise ou issus de milieux professionnels variés, ils ont déjà une dizaine d'années d'expérience. Ils sont souvent sensibilisés aux problèmes environnementaux et au respect des normes et réglementations sécuritaires en entreprise. Et majoritairement motivés par l'indépendance procurée par un métier artisanal, exercé au sein d'une petite entreprise. Ils arrivent souvent là aussi par passion et/ou envie de saisir une chance nouvelle... « *Les plus jeunes font entrer la qualité de vie dans leurs critères de choix de cette nouvelle orientation professionnelle ; ils veulent être maîtres de leur travail, et se ménager du temps libre pour leur famille, leurs loisirs...* », précise Catherine Elie, Directrice du Développement Économique à l'ISM. *20% veulent rester seuls, autonomes ; 50% désirent un développement limité de leur entreprise, pour pouvoir la maîtriser totalement* ». Certains reprennent une entreprise ou la créent avec leur conjoint (40% dans le BTP). Tous sont là par choix, et, quelques années plus tard, très peu regrettent ce grand saut. « *Cette étude nous a permis de confirmer le ressenti des organisations professionnelles et des CMA envers ces nouveaux dirigeants d'entreprise, conclut Catherine Elie. Et nous verrons très bientôt s'il en est de même dans les métiers de la production, en cours d'étude* ». Étude disponible à comcm44@cmnantes.fr

Étude réalisée en 2007 et 2008 par l'Institut Supérieur des Métiers, auprès des dirigeants d'entreprises du BTP, de la coiffure et de l'alimentaire.

« Entre le métier et l'entreprise », une thèse de doctorat consacrée à l'Artisanat

Rare que les chercheurs s'intéressent au secteur des métiers ! Caroline MAZAUD, une nantaise, a très récemment soutenu une thèse de sociologie qui montre l'évolution des profils des artisans et dresse une typologie des chefs d'entreprise.

Plus d'infos :

comcm44@cm-nantes.fr

À pieds joints dans l'apprentissage...

Emily, Aurélie, Benoit, Rachel, Yohan ont entre 22 et 29 ans. Tous bons élèves, ils ont commencé des études supérieures, les ont parfois terminées, ont même fait un bout d'essai professionnel, avant de tourner brusquement casaque, et d'entamer un apprentissage... Rencontres.

Ainsi, Aurélie Ménard, grande jeune-femme simple et directe de 29 ans, termine-t-elle son BTM d'ébéniste à l'entreprise Guillet (St Philbert de Grandlieu). On la surprend juste après la pause déjeuner, alors qu'elle va reprendre le polissage de panneaux de bois destinés à faire des placards. Angevine, elle s'est orientée, par goût du dessin et une certaine sensibilité artistique, vers un BTS de designer produit, après son Bac STT arts appliqués. Diplôme en poche, elle cherche un certain temps du travail, tout en effectuant divers petits boulots alimentaires, avant de se lancer dans une formation complémentaire de « Web design » à l'École de Design de Nantes Atlantique. « *Il semblait y avoir plus de travail dans cette spécialité, et on restait dans le domaine de la création et du design* » raconte-t-elle. Mais, Aurélie déchante vite, peu motivée par ces journées entières passées devant un ordinateur... Un bilan de compétence la persuade alors qu'elle est faite pour exercer un métier manuel. A 25 ans, elle fonce donc bille en tête vers un CAP classique, puis un BTM. « *En 2010, j'aurai terminé*, explique l'apprentie. *J'aimerais allier mes compétences de designer et d'ébéniste et m'occuper de conception, mais toujours en phase avec l'atelier ! Si possible ici, où je me sens bien...* ».

Un peu plus jeune, Yohan Marty, en CAP connexe de cuisine à l'auberge de la Gaillotière (Château-Thébaud) est à la plonge, comme tout apprenti fraîchement recruté. Le restaurant - qui vient de faire son entrée dans le Gault et Millau - affiche complet en ce tout début d'après-midi. Mais Benoit Debailly, le chef, prend quelques minutes pour nous rencontrer, et expliquer qu'il a pris Yohan pour sa maturité et sa motivation : « *Il a plus à apprendre que les autres, c'est sûr, mais on passe moins de temps à le former ! Il s'entraîne même chez lui, quand je lui montre quelque chose !* ». Et il est vrai qu'il semble motivé, l'apprenti de 23 printemps, titulaire d'une licence d'architecte, et réorienté depuis peu. « *L'architecture, c'était pas pour moi*, confie Yohan, *mais la cuisine me trottait dans la tête depuis longtemps !* ». Il avoue avoir grandi dans le sillage de sa grand-mère, bonne cuisinière, et depuis, souvent « testé » ses compétences devant les fourneaux. Une porte ouverte au CIFAM, le décide à tenter le grand bond. « *Sans regret ! lance-t-il. Je n'ai commencé qu'en septembre, mais tout va très bien pour le moment ...* ». Yohan a déjà une idée bien précise en tête : partir travailler à l'étranger, rouler sa bosse quelques années...



« La cuisine, à l'étranger »

Yohann MARTY



Rachel HEINTZ

“ Pourquoi pas formatrice en cuisine ? ”

En cuisine également, la douce Rachel Heintz s'est quant à elle d'abord laissée décourager par ses proches d'entrer en apprentissage de cuisine, son envie première. « **Trop dur, pas pour les filles !** » lui disait-on. Rachel songe alors à enseigner la langue de Shakespeare. S'en suit une double licence en anglais et sciences de l'éducation. Mais les réformes de l'enseignement en cours l'affolent, le Master en vue est trop long, trop flou. Nantaise depuis l'été dernier, la jeune-fille décide d'aller enfin vers ce dont elle a vraiment envie : la cuisine. Et en apprentissage, pour être de suite dans le concret. Elle décroche un contrat au « Bouchon » à Nantes, où son profil plaît. « **Ici, le travail en cuisine est basé sur l'auto-discipline**, explique Olivier Leroux, le chef. **Nous apprécions donc ce type d'apprenti, qui est vite autonome, et n'a pas besoin qu'on lui explique tout !** ». Comme un poisson dans l'eau, la jeune apprentie de 23 ans est toute fière d'avoir déjà récupéré la préparation des entrées... Elle garde en tête de ses précédentes études l'envie, peut-être un jour, de faire de la formation... en cuisine, bien-sûr !

Fils d'artisan, Benoit Guillemard, chevalleraisien de 22 ans, eut du mal à faire son choix, une fois acquis son bac S option maths. « **Pharmacie ou compta ?** » hésitait le jeune-homme. Finalement, c'est vers une formation



Benoît GUILLEMARD

“ Recul et motivation, un vrai plus ! ”

en alternance de préparateur en pharmacie qu'il s'oriente. Mais déçu par l'aspect mercantile du métier — « **Je ne faisais pratiquement de que de la vente de parapharmacie** » — il décroche au bout de un an. Et s'inscrit en BTS compta, via la Mission Locale. Pris en apprentissage par la société Sodistock de négoce et transport de céréales, en septembre 2008, Benoit est cette fois dans les rails. Les bons ! Il sait déjà qu'à l'issue de ses examens finaux, en mai prochain il sera embauché par son entreprise... « **Je suis bien, ici !** nous confie-t-il. **Grâce à mes études précédentes, j'ai plus de recul, je synthétise mieux, et je suis vraiment motivé ! Ce n'était finalement pas du temps perdu...** » .

Et que dire de la jeune Emily Page, encadreuse tout juste diplômée, que nous avons interviewée dans notre précédent numéro de Métiers Atlantique ? Encore un bel exemple d'une jeune personne longtemps en quête de sa vraie voie, tâtonnant d'une formation à l'autre, d'une première expérience professionnelle frustrante à un apprentissage enfin réussi et riche d'espoirs. Espoirs en cours de concrétisation avec ce poste enthousiasmant dans une entreprise d'encadrement installée à Washington et que seuls sa maturité, sa volonté, et sa motivation nouvelle lui ont permis d'accepter... 26 ans décidés, un BTS d'architecte d'intérieur ET un CAP d'encadrement en poche, vogue la galère ! Emily fait sa route avec détermination. Une jeune adulte, déjà, et non plus une apprentie effarouchée. Comme ses camarades...



Emily PAGE

L'artisanat, un second métier, pour être autonome

Devenir indépendant, et ne plus être soumis à une hiérarchie, à des objectifs stressants à atteindre, à des critères de rentabilité sans Foi ni Loi, voici les principales raisons pour lesquelles tous les jours, des hommes et des femmes, souvent bardés de diplômes, changent de métier et s'en viennent vers l'artisanat, quittant parfois la sécurité, mais aussi la morosité ou le stress, pour l'aventure et... la passion.



«
Apprivoiser
petit à petit les
compétences

Guillaume Nguyen

C'est le cas de Guillaume Nguyen, nouveau dirigeant de 3 Axes, une société lucéenne de cintrage à façon de tubes d'acier et d'inox. Transfuge de la région parisienne, où il fut responsable des ressources humaines dans la presse magazine, puis dans le courtage en assurance, le trentenaire a fait des études classiques, Fac et école de commerce. En 2006, il prend son indépendance et crée son activité de conseil en RH, toujours en Ile de France. C'est là qu'il entre en contact professionnel avec 3 Axes, dont le dirigeant cherche repreneur avant de prendre sa retraite. « *J'avais envie de changer de vie, de voir autre chose, de quitter l'agitation parisienne...* confie le nouveau venu. *Ce secteur d'activité était nouveau pour moi, les responsabilités différentes, mais j'ai des compétences en gestion et stratégie !* ». Et l'envie de relever le défi. Epaulé par l'ancien patron, Guillaume Nguyen a pris la direction de l'entreprise et de ses 17 salariés en mai dernier. Il se forme à la dimension technique de son nouveau métier et « *apprivoise petit à petit les compétences* ». Bien accueilli par le personnel, il se dit pour l'heure satisfait, acquérant progressivement la crédibilité d'un chef d'entreprise artisanale, sans tension, ni déséquilibre vis-à-vis de la clientèle ou en interne.

Béatrice Leray a, quant à elle, fait un bond un peu moins grand, bien qu'ayant quitté le « confort » d'une entreprise d'imprimerie où elle était associée et gérante, pour devenir... peintre décoratrice d'intérieur. « *J'ai tou-*

jours aimé le dessin et la peinture, se souvient-elle. C'est pour ça que j'ai fait un CAP de dessinatrice en publicité ! » La jeune-femme travaille donc 13 ans en imprimerie. Mais le métier change, et perd tous ses aspects manuels qu'elle affectionne, au profit de logiciels de dessin sur ordinateur. En 2001, Béatrice découvre la fresque et suit dans la foulée une formation « *pour voir si ça me convenait* ». Et c'est oui ! Techniques de peinture à la chaux, pigments naturels, la voilà séduite par le côté bio de cette activité créatrice. « *La remise en question a pourtant été importante !* avoue la peintre, en écrasant des pigments. *Il m'a fallu un an de réflexion et une formation au Greta pour décrocher un CAP de peintre classique, avant de faire le choix définitif, à 37 ans, avec 2 enfants en bas âge...* ». Depuis 5 ans à son compte à la Grignonais, Béatrice ne regrette rien, même si l'avenir est parfois un peu aléatoire, son époux travaillant désormais avec elle. « *L'erreur aurait été de ne pas changer de métier, même si c'est parfois physiquement difficile !* » insiste-t-elle. Forte de sa connaissance des couleurs et de l'informatique, acquise dans l'imprimerie, l'artisane évalue le « plus » de ses prestations, aux conseils en décoration qu'elle peut donner à ses clients, à ses qualités relationnelles, à une certaine minutie et l'exigence de finitions parfaites... En projet, des stages d'initiation à la peinture bio et à la déco en matériaux sains.



«
L'erreur aurait
été de ne pas
changer de
métier !

Béatrice Leray

Des nouvelles d'Hélène Bouc...

On se souvient de la jeune trentenaire, ingénier diplômée de l'école du Bois qui reprit en 2005 Arcobois, une entreprise de menuiserie de la Planche/mer. Après une transition en douceur, grâce au soutien du cédant, la dirigeante est aujourd'hui à la tête de 9 salariés et 3 apprentis. Elle a embauché un adjoint et se dit sereine et sans regret aucun.

« **Le plus dur est fait ! Il faut 3 à 4 ans avant qu'on ne parle plus de votre prédécesseur ! Entourée d'une bonne équipe, les choses se sont bien passées !** ». Et de fait, tout va si bien qu'Hélène attend actuellement un 3^{ème} bout de choux...



Hélène BOUC

Encore un profil artisanal parfaitement atypique, en la personne de Nathalie Elio-Mondor, manucure-pédicure castelbriantaise, anciennement... biochimiste ! Initialement formée au métier de préparatrice en pharmacie, Nathalie travaille 5 ans en officine, à Paris, avant de devenir biochimiste, technicienne de labo en lycée. « **J'y étais assistante d'enseignant en sciences de la vie et la terre, chimie et physique, donc fonctionnaire de l'Education nationale !** » explique la néo-artisane, impeccable dans une veste vermillon. Et pourtant, ce n'est pas ce dont elle avait rêvé, jeune-fille... Alors motivée par l'esthétique, elle s'était vue dire par ses parents que ce n'était assurément pas un métier d'avenir. Nathalie se retrouve pourtant plus ou moins dans cet environnement. Elle travaille dans un lycée de la mode, puis dans une filière de préparation à des BTS paramédicaux, en diététique par exemple. En 2008, à la faveur d'une mutation de son époux, Nathalie s'installe en Loire-Atlantique et rencontre par hasard une esthéticienne, formatrice en ongles. Un an de formation plus tard, la manucure toute neuve trouve un pas de porte dans une rue commerçante de Châteaubriant. Les dés sont jetés ! « **Ca va, même si la conjoncture n'est pas au top !** conclut-elle. **Il faut aller au bout de ses rêves, c'est ce que j'ai fait !** ».

De la compta à l'électro-précision... C'est le virage qu'a pris Joël Housiaux, issu d'une lignée de comptables, et lui-même attiré par la rigueur du métier. En 1978, il travaille dans une entreprise artisanale de pyrométrie à Paris. « **De la compta pure et dure !** » plaisante-t-il. Formé aux techniques de la pyrométrie par son patron, quelques lectures avisées et « **du simple bon sens** », Joël devient commercial en 85, après avoir constaté s'ennuyer prodigieusement sur ses bilans financiers. Avec un collègue, il reprend par la suite une société dans le même domaine d'activité. « **J'avais envie de m'amuser un peu ! Là, on a pu faire ce qu'on a voulu !** » sourit-il. Artisan depuis 1992, Joël Housiaux et son associé ont finalement quitté la région parisienne, fatigués, entre autres, des grèves. Les voici à Vallet, à la tête de plusieurs sociétés de pyrométrie, rayonnant sur toute la France. « **Ma conscience artisanale me fait toujours placer l'homme au centre de l'entreprise, c'est ça qui est important !** insiste le thermicien. **Ça et le travail en réseau, l'échange de pratiques, la défense des valeurs de l'artisanat au quotidien, avec une certaine qualité de vie au travail, de la convivialité, du plaisir** ». Plus vrai que vrai, l'artisan !

Béatrice Watthiau n'est pas encore tout à fait installée dans sa nouvelle activité professionnelle. Cette ancienne attachée commerciale dans un grand groupe industriel, par la suite responsable des grands comptes, près de Paris d'abord, puis dans l'ouest, dit « **n'avoir plus trouvé de sens à ce qu'elle faisait** ». En 2006, elle décide de prendre du recul et cherche « **une activité de proximité qui signifie quelque chose** ». Elle reprend alors le chemin de la Fac, pour un DU de management des organisations, et, une idée précise derrière la tête, rédige un mémoire sur la reprise d'une entreprise d'installation thermique et sanitaire spécialisée en énergies renouvelables. « **Je cherchais un secteur porteur, le bâtiment et les énergies renouvelables m'ont paru judicieux ! C'est un choix raisonné, une opportunité, mais ça me plaît aussi !** » raconte cette jeune maman. Qui cherche donc activement une entreprise à reprendre, après avoir fait ses classes chez un compagnon installateur thermique et sanitaire. « **Je me sens mature pour approcher des cédants ; j'ai les compétences en gestion d'entreprise et en commercial ; je connais ma faiblesse en technique, mais je prendrai un bras droit technicien !** ». Très décidée, donc, la jeune-femme n'a pourtant pas la folie des grandeurs et souhaite une petite structure, pour être proche du terrain, loin, très loin de la pression psychologique éprouvée dans sa précédente vie professionnelle. « **C'est une liberté ! Trouver son équilibre, ça n'a pas de prix !** ».

« **Il faut aller au bout de ses rêves... »**

Nathalie Eli-Mondor



Joël Housiaux

« **Une certaine qualité de vie au travail, et du plaisir** »

Comment sont-ils perçus et accueillis ?

Les maîtres d'apprentissage qui ont donné leur chance à ces futurs artisans atypiques en sont bien-sûr satisfaits. « **Ils ne nous coûtent finalement pas plus cher qu'un apprenti plus jeune**, indique Benoît Debailly, chef de la Gaillotièrre. **Ils ont plus de motivation, donc plus de rendement !** ». Par contre, « **issus d'un moule scolaire qui les a désinhibés, ils veulent donner un sens à tout ce qu'ils font, et nous demandent des explications à longueur de journée !** » s'amuse Nicolas Leroux, du restaurant « le Bouchon ». « **Ces jeunes ont l'envie d'apprendre différemment**, explique Antoine Lebeau, responsable secteurs tertiaires et métiers d'art au CIFAM. **Ils aiment le contact avec l'entreprise, donc plébiscitent l'alternance, car ils savent bien que l'apprentissage est vecteur d'emploi. Leur maturité est plus forte, ils ont le sens des choses, et souvent beaucoup d'ambition !** ».

Impliqués, motivés, matures, responsables, ces apprentis-là sont donc de bonnes recrues, le plus souvent bien accueillis dans l'entreprise.

Qu'en est-il de leurs aînés, dont le plongeon dans l'univers artisanal fut plus brutal ? Témoignage intéressant, que celui de cet ancien cadre commercial et technique dans une grande société industrielle, « **dégouté par la médiocrité des perspectives et lassé de gérer tout le temps du négatif** ». Il vient de reprendre une entreprise du bâtiment, terme volontairement vague pour préserver son anonymat. « **Bien que mon prédécesseur soit encore à mes côtés, je sens les préventions de la clientèle, qui pose beaucoup de questions sur moi, mon parcours et mes compétences...** » explique-t-il. Pas question de faire des mystères éternellement, juste le temps de « **m'affirmer comme patron, même si je n'ai pas toutes les compétences professionnelles pratiques** ». Bien qu' impatient d'être un peu plus âgé dans le métier, le nouvel artisan se dit heureux de son choix, motivé par l'envie de faire de jolies choses, « **du concret, un travail reconnu et apprécié** ». Dans la grande tradition des valeurs de l'artisanat ? C'est la question que Métiers Atlantique a posé à quelques artisans « de souche » et personnes liées à l'artisanat.

« **Le souci, avec ces repreneurs là, c'est qu'ils ont l'idée préconçue que les artisans traditionnels ne sont pas des gestionnaires, contrairement à eux, et qu'ils vont donc mieux parvenir à produire des richesses, en s'asseyant éventuellement sur les valeurs essentielles de l'artisanat !** » se méfie Yves Hu-

teau, ancien président de la CMA. Des valeurs fondamentales que le sabotier retraité résume : qualité du travail, qualité de la relation avec le personnel et avec la clientèle. « **Il est certes important que l'artisanat s'ouvre et évolue**, nuance-t-il. **Ce sera un succès si nous sommes assez compétents pour bien former ces gens-là à faire, en priorité, du beau travail et non de l'argent ! Sinon, il n'y aura plus d'artisanat !** ».



« Ne pas s'asseoir sur les valeurs essentielles de l'artisanat... »

Yves HUTEAU

Sentiment moins réservé de la part de Michel Roudet, expert de l'artisanat depuis 30 ans. « **Leur arrivée est excellente pour l'artisanat ! Ces gens-là, ont souvent fait des études qui ne mènent nulle part ou ont travaillé sous la dépendance d'une hiérarchie écrasante. Ils préfèrent finalement prendre des risques pour eux-mêmes, et c'est bien !** ». Le consultant de la CMA et de diverses organisations professionnelles artisanales sait que certains artisans de souche sont « rétifs » à ces entrées intempestives dans l'artisanat, et privilégient les savoir-faire traditionnels. « **Mais ce n'est pas gênant**, ajoute-t-il. **Ils ont des connaissances autres, mais sont de toute façon motivés par la passion de leur nouveau métier !** ». Et de faire remarquer qu'un artisan traditionnel reprenneur d'une entreprise doit apprendre sur le tas tout ce qui est RH, gestion, commercial, compta, ce qui le place dans la même situation qu'un artisan nouveau qui connaît, lui, la gestion, mais doit apprendre sur le tas la technique...

Même vision pragmatique et optimiste de la part du président Choquet : « **Le fait que des personnes ayant déjà une formation longue et un parcours professionnel reviennent vers l'apprentissage et l'artisanat, c'est bon signe ! Signe que l'artisanat peut offrir de belles perspectives et un joli projet de vie à ces gens-là** ». Mais la forte personnalisation entre le produit, celui



« C'est bon signe ! Qu'ils restent des passionnés... »

Jean-Claude CHOQUET

qui le fabrique et le client qui l'achète, mérite attention. « **Le risque et le danger sont que ce nouvel artisan ne comprenne pas que le consommateur veut continuer à voir en lui un professionnel passionné** ». Jean-Claude Choquet connaît la méfiance initiale des artisans de souche vis-à-vis de leurs jeunes confrères, craignant qu'ils ne dévalorisent le métier si leur ouvrage n'est pas parfait. « **Au bout d'un moment cependant, ils en viennent à admirer les qualités de gestionnaires des nouveaux venus, qui leurs font souvent défaut...** ». Car la fonction de chef d'entreprise ne s'improvise pas, on doit s'y préparer...

De même, les néo-artisans doivent-ils aller chercher les compétences techniques qui leur font défaut pour être performants. D'où l'importance de l'appui de la CMA dans l'acquisition de ces compétences...

« Des arrivées excellentes pour l'artisanat ! »



Michel ROUDET

Alors, chance ou péril ?

Force est de constater que l'artisanat est en lente mais réelle évolution. Evolution des formations, d'abord, plus exigeantes, plus concrètes, plus pointues. Evolution des valeurs, ensuite, les notions de plaisir, loisir, rentabilité, temps, voire rendement, se faisant plus présentes dans l'esprit des jeunes artisans, dans la mouvance même de notre société. Les facteurs environnementaux sont également pris aujourd'hui en considération, entraînant un changement des habitudes de travail, d'approvisionnement, d'organisation. « **Cette transformation de l'artisanat est plus rapide en milieu urbain qu'en milieu rural, mais elle est nette !** » insiste Catherine Elie, de l'ISM. Lui aussi observateur de ces changements, Michel Roudet est convaincu que les entreprises artisanales seront demain de moins en moins nombreuses, mais emploieront de plus en plus d'actifs. « **Les dirigeants devront alors avoir plus encore le profil de vrais chefs d'entreprise, acquis dans le métier ou ailleurs ! Mettre en opposition les artisans de souche et les nouveaux venus est donc vain ! Leurs compétences se rejoindront au sein des nouvelles structures artisanales !** ».

S'ajoute à cette évolution l'arrivée de ce nouveau type d'artisans, souvent diplômés de l'enseignement supérieur, dont la motivation principale est d'être indépendants, autonomes, qui parfois saisissent la chance qui passe à leur portée, ou vivent de bord par passion ou envie

d'être de nouveau professionnellement passionnés. Très peu d'entre eux entrent en artisanat pour faire de l'argent - qu'on se rassure ! - c'est un choix, réfléchi et assumé. Peu d'entre eux aussi - et c'est dommage - prennent des responsabilités dans les syndicats ou chambres consulaires. Ils restent concentrés sur leur entreprise. Pour le moment...

L'image de l'artisanat ne peut que profiter de ce sang neuf, qui fera voler en éclat les stéréotypes du genre : les artisans sont uniquement des techniciens, ils n'ont aucune rigueur, etc.

« **Les chefs d'entreprise nouvelle mouture obtiendront le respect de leurs collègues et salariés grâce au recul qu'ils sont capables de prendre vis-à-vis de leur secteur d'activité** » conclut enfin l'expert de l'artisanat.

Quelques garde-fous, tout de même, conseillés par les sages que sont le président actuel de la CMA et son prédécesseur: « **Rester des passionnés, bien analyser le marché, s'entourer de personnes compétentes si on a cerné ses limites, préserver les valeurs travail et qualité du travail, avant tout. Et, à défaut de savoir-faire, savoir au moins vendre l'âme de son produit...** ».

C.F.D.



Quelques exemples d'artisans reconvertis remarqués par Métiers Atlantique...

- Dominique Weemaels, ex criminologue, devenue esthéticienne à la Chapelle/Erdre.
- Matthieu Metzger, ingénieur aéronautique, aujourd'hui fleuriste (3 magasins à Nantes).
- Marie Besné, ex cadre marketing, gérante d'un chantier naval à Mesquer
- José Olivaud, ancien du service économique de la CMA, électricien à la Grigonnais.
- Philippe Torcatis, chercheur en agro-alimentaire, à présent charcutier-traiteur à Nantes.
- Marc Martinache, ex électrotechnicien, installateur en photovoltaïque.
- Etc, etc, etc.